

## Les machinistes

Ils ont en quelque sorte remplacé les bûcherons, bien que quelques-uns de ceux-ci restent nécessaires, ne serait-ce que pour les accompagner, car la machine, si performante soit-elle, ne saurait tout faire.

Sur ces alpages bien connus des promeneurs, les processeurs ont donc remplacé les bûcherons depuis de nombreuses années. Les coupes, dont le but fut surtout de nettoyer le pâturage, car les rentrées ont toujours été quasiment nulles, demeureraient plus ou moins importantes suivant les secteurs à décombrer. On peut se souvenir de la plus grande au fond d'une grande combe, très impressionnante il est vrai à voir tous les troncs coupés. Cette coupe avait été dénoncée par dix-sept intervenants auprès du garde-forestier. Mais celui-ci ayant procédé lui-même au marquage, il ne pouvait pas y avoir de suite. Il n'empêche que cette formidable « tronçonnée » avait permis de redonner du lustre à un pâturage qu'une forêt qui n'en avait par ailleurs même pas le nom, envahissait peu à peu. Ce n'auraient été, avec toutes ces plantes malvenues, branchues au possible, tordues et ne servant même pas de refuge à une faune quelconque, qu'un envahissement inutile. Quant à la flore, on peut le poser ici, ces coupes lui permettent de mieux prospérer. Ainsi reviennent souvent des colonies entières de fleurs sauvages d'une beauté parfois à vous couper le souffle et à vous donner envie de rester couché sur la pâture à les contempler une après-midi entière !

Cela nous amène à parler d'une situation souvent conflictuelle. Entre les propriétaires, les officiels, tenant de la garde des forêts, et le public, soit les promeneurs et autres champignonneurs.

Il faut convenir que souvent ces derniers ne comprennent pas grand-chose à la gestion d'un pâturage et même d'une forêt. Pour nombre de ceux-ci, parmi lesquels, dans le temps, on se serait volontiers placé, c'est dire que l'on ne fait pas dans la critique gratuite, couper des plantes est synonyme de crime. Alors que la pratique est tout à fait naturelle, et ne fait que compenser, et souvent reste en deça, la croissance ordinaire des arbres qui peut se mesurer par tant de m<sup>3</sup> à l'hectare et à l'année. Une croissance qui est bien plus importante que ce que le néophyte peut croire. Ainsi au final, et même en pratiquant des coupes régulières, une montagne ne perd rien de son bois. En plus il y a intérêt à couper en vue du renouvellement de la forêt dont le vieillissement peut s'avérer désastreux. Des forêts trop vieilles, dit-on souvent et à juste raison.

Ce qui est réellement le cas, sur cette montagne et sur d'autres aussi peut-être. Ainsi en suivant une coupe désormais faite avec le processeur, on est effaré de constater la faible qualité des bois, de l'épicéa en général. La moitié et plus des plantes sont tarées. Le propriétaire s'en arracherait les cheveux de la tête s'il n'avait pas admis depuis longtemps déjà que la forêt ne vous rapporte plus que des désagréments sans qu'il n'y ait rien pour votre porte-monnaie, ou alors des bricoles, pour ne pas dire des bricolettes. Tout cela admis, alors que les prédécesseurs, il y a quelque cinquante ans, pouvaient se faire de jolis matelas

avec la vente des bois. Et cela sans rien faire, les bûcherons ayant tout à leur charge, abattage et remise en état des lieux.

On se pose la question de savoir pourquoi un tel déchet ? Il est possible que nombre de ces bois non mis à ban, en conséquence pâturés par le bétail, aient subi en une époque ou en une autre le piétinement de celui-ci. Le résultat a été ce pourrissement assuré des années ou même des décennies plus tard. Car en forêt les phénomènes peuvent être immédiats, un coup de bise par exemple, plus tardifs, l'effet d'une sécheresse éprouvante ou de plusieurs sécheresses additionnées, ou tout à fait tardifs, avec des méfaits de tous genres causés des années voire des décennies auparavant.

Dans tous les cas, s'il peut exister sur ces pâturages des forêts splendides, il en est d'autres qui sont le cauchemar du propriétaire, où rien vraiment n'est bon. Où les plantes se cassent, se déracinent, se chevauchent les unes les autres, bref, vous constituent une jungle de laquelle vous ne ressortez que la larme à l'œil. Ici seul le processeur, sincèrement, vous permettra de remettre un peu d'ordre, si faire se peut.

On en arrive donc à poser maintenant la question suivante : voulons-nous des forêts naturelles, où tout demeure en l'état, et quelques soient les conséquence des événements météorologiques, sécheresse, coups de bise, voire même tempêtes et cyclones. Que ce qui tombe reste au sol et pourrisse, créateur d'humus. Forêts où néanmoins l'on ne pénètre plus qu'avec la crainte qu'une plante vienne à vous tomber dessus. Ou souhaitons-nous au contraire poursuivre en exploitant ? Mais à quel prix ? On peut le redire, l'abaissement des frontières, l'utilisation du lamellé-collé qui peut provenir d'Autriche ou d'Allemagne à des conditions que notre pays ne saurait proposer, tout cela menace sans cesse le marché du bois. On vous annonce parfois que l'on remet un demi-centime au m<sup>3</sup> !, et le mois d'après l'on vous fait savoir que le marché se porte si mal, que la baisse sera de 10.- pour ce même volume. Sans vouloir gémir ni pleurer, on peut le dire: les bonnes nouvelles dans le domaine de la forêt désormais n'existent plus. Les ingénieurs, les gardes, les bûcherons, les machinistes, les débardeurs, les camionneurs, les scieurs, tous ceux-là auront gagné leur vie tandis que le propriétaire de forêt restera le cul dans l'eau. Cherchez l'erreur !

Mais revenons-en à nos processeurs et à nos machinistes. Dont certains, il faut les voir dans leurs machines, sont de véritables artistes. Ils vous arracheraient une dent avec leur tête de coupe, pourvu que vous restiez immobile et que vous n'ayez pas peur d'un engin qui peut peser jusqu'à 1200 kg tandis que le total de la mécanique avoisine les 25 tonnes. Chose étonnante, malgré ce poids énorme, la machine, de par ses pneus ballons, ne vous fait que des dégâts relativement modestes sur le pâturage. Tout au moins quand ceux-ci sont secs, et non pas saturés d'eau à la suite d'une semaine de pluie.

Des artistes donc, qui savent que les branches sont mieux en forêt que sur le pâturage, et que si vous n'avez pas à passer un mois ou deux à leur suite pour

brûler les branches et réparer les inévitables dégâts, vous n'en serez pas mécontent !

L'un dans l'autre il faut vraiment comprendre que le métier de bûcheron fut toujours dur et difficile, avec des risques d'accident nombreux. Il y a les troncs versés par quelque coup de bise ou de vent et restés en oblique. Il y a surtout ces arbres flexibles pliés jusqu'à terre par d'autres et dont le ressort peut être d'une force si formidable qu'elle est apte à vous tuer sur le champ.

Certes, c'était là une occupation pour un nombre considérable de professionnels. Mais les travaux, tout au moins en nous rapportant à cet alpage, sont parfois si considérables, suite à toutes ces causes, qu'on ne peut que remercier la machine de faire l'essentiel, l'homme n'étant là que pour quelques travaux d'approches qui n'en restent pas moins toujours dangereux. On ne badine jamais avec la forêt. Et l'amour que l'on y porte très certainement, n'a rien à y voir ! La réalité est là, plus forte que tout, et surtout plus que toutes les théories faites derrière une table alors que l'on a bu un verre.

Quant aux officiels, ils passent, ils marquent, ils ne voient jamais qu'une partie du problème. Mais ce qu'ils n'ont pas fait, on s'en charge. Non par provocation, par nécessité. Et par ailleurs il serait bien étrange qu'étant payés, ils aient à tout commander, et que celui qui ne l'est pas n'ait précisément plus rien à dire. Une petite compensation ne sera préjudiciable à personne, et ne restera par ailleurs jamais qu'une bien maigre consolation.

Au final, sur un alpage, vu les misères de la forêt, vu celles proposées par les sangliers et autres prédateurs, ce qui est encore le plus beau et qui vous offre le plus de satisfactions, sans parler de la flore qui reste un miracle, c'est le chalet. Il est si beau, bien installé sur sa petite colline.



Couper, abattre, fracasser les branches avec les couteaux de la tête de coupe, débiter en bout de 4 m 20. Et ça ronfle. Et les arbres abattus, l'on été dans un grand fracas de branches, ce qui n'a pas changé du temps de nos anciens bûcherons.



Ce bel arbre, malgré tout de trop, ne sera très bientôt plus qu'un souvenir. Place à la jeunesse et au pâturage.



Le bûcheron a amorcé la coupe, le machiniste « déguillera » la plante en la poussant avec la tête de coupe.



Gare à celle-ci. Mais ayons confiance, le machiniste est un as, et comme dit plus haut, il vous arracherait une dent avec sa tête de coupe !



Là où le processeur a passé. Reste un rideau de bois que la prochaine tempête se chargera sans doute de renverser.



Un endroit où l'on avait déjà passé il y a deux ans. Il y a simplement que ni les conditions atmosphériques ni la forêt ne demandent votre avis.



Quand l'homme complète la machine.



La pire de la journée, une déracinée avec des branches énormes.



La tête de coupe soutient la « motte », monstrueuse, pendant que le bûcheron tronçonne.



La journée ne se terminera pas sur cette plante désespérante, d'autres, d'une meilleure figure, attendront encore le machiniste et le bûcheron qui demain déjà pourtant, changeront de chantier.

Ils seront suivis par le débardeur. Là aussi, les méthodes ont complètement changé. Souvenez-vous des débardages d'autrefois, avec les chevaux et qu'il n'était pas question de scier les plots à une longueur courte et normalisée. On les sortait écorcés et tout d'une pièce. On se jouait des difficultés grâce à une connaissance parfaite du métier. Dont a su parler avec brio l'homme qui fait parler les outils, Jean-François Robert. Il écrit :

*Avant que les véhicules à moteur ne pénètrent en forêt avec leurs décibels et leurs gaz d'échappement, c'est le cheval qui tractait, de préférence sur la neige, les charges que n'homme n'aurait pu déplacer par ses propres moyens. Si certains bûcherons étaient aussi débardeurs, tous ne pratiquaient pas ce métier, car tous ne possédaient pas de cheval. Un métier à part, qui n'est jamais force brutale mais savante mise en œuvre de lois non écrites, subtile synthèse entre le poids de la bille, son centre d'équilibre (qui détermine le point d'attache) et l'angle selon lequel doit s'exercer la traction, dans un art qui mêle habilement la force intelligente du cheval et la ruse qui déjoue l'obstacle ! Et lorsque la ruse ne suffit plus, le cric est là, puissant, râblé, avec sa manivelle à cliquet qui interdit de reperdre le chemin gagné centimètre par centimètre ! Mais qui dit débardage sous entend jeux de chaînes diverses, « commangles », simples ou doubles pour prendre les billes en traîne, pied de biche pour arracher les languettes (« décommangler »), clameaux pour ancrer les billons entre eux sur le char ou la luge, traîneaux avec ou sans les « écaffes », ces appuis amovibles pour le transport des stères<sup>1</sup>.*

Cela est merveilleusement bien dit mais n'illustre plus qu'une époque disparue. Les tracteurs avaient remplacé les chevaux pour sortir les grands bois de la forêt. Puis vinrent les débardeuses, avec leur immense panière qui nécessite désormais de ne plus travailler que des plots de 4 m de long, 4 m 20 sauf erreur, afin de faire bonne mesure.

Le travail est devenu plus facile, le débardeur ne travaillant plus qu'à la pince pour charger la panière qu'il ira vider à port de camion.

Il est évident que pour tous ces travaux, des conditions optimales rendent l'exercice plus aisé, absence de pluie et sol sec. Dans d'autres conditions non seulement la tâche se révèle de beaucoup plus ardue, mais aussi les dégâts au sol sont considérables, tandis que par temps sec ceux-ci sont limités.

---

<sup>1</sup> Jean-François Robert, La mémoire des Combiens, 1994, p. 14.



Déchargement de la panier. Le machiniste manie ses plots comme des allumettes, les positionnant presque au cm près !





Pour situer le problème, le tas de gauche constitue le bois que l'on appellera de râperies, donc de qualité moindre, le tas de droite est la qualité une, si l'on peut parler ainsi, tandis que le tas de l'arrière est constitué par le fayard ou le rebus. Mais l'image est trompeuse, le tas de droite ne constitue tout au plus que les 2/5 de l'ensemble. Ainsi si vous avez façonné et sorti admettons 150 m<sup>3</sup> de la forêt, le bois vraiment commercialisable n'atteindra qu'à peine 60 m<sup>3</sup>.

Quant aux branches, tout au moins celles que le machiniste du processeur n'aura pas pu repousser dans la forêt, il ne restera plus au propriétaire qu'à s'en occuper, c'est-à-dire les brûler, opération qui nécessitera là aussi un engin adéquat.

Trois opérations, et donc trois véhicules. La mécanisation a atteint son plus haut niveau, et l'homme de peine qui sera là pour les finitions, ne s'en plaindra surtout pas. Moins de poésie certes, mais fatigue moindre. En contrepartie aucun gain. Seule consolation, contempler sa vaste clairière en rentrant en fin de journée avec une admiration sans cesse renouvelée !

C'est tout de même, et quoique l'on fasse ou pense, si beau, là-haut ! Parfois, certains jours où la lumière joue avec les éléments, un vrai miracle. Et c'est alors que l'on oublie et que l'on comprend tout le sens de la vie qui reste un incroyable miracle.



Images de 2014, avec une coupe de beaucoup plus importante.





La voilà donc la récompense, au terme d'une journée où le doute s'est parfois installé. Ici plus rien ne compte que la simple beauté d'un paysage à l'heure où les ombres déjà froides s'allongent.



Les aléas du métier. Un coup de serpe droit au-dessus du genou. Sortons donc l'alcool à 75% et le sparadrap !